

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 20 FÉVRIER, 1864.

No. 8.

ASSOCIATIONS.

Connaissant les devoirs de l'instituteur et la position qu'il occupe dans le pays, on doit naturellement avouer que cet homme de sacrifices et de labeur n'est pas capable de remplir avec succès la mission dont il est chargé, que sa classe n'est pas assez forte, les membres qui la composent assez unis, assez puissants, que la sphère dans laquelle il se trouve placé n'est pas assez large, assez étendue, est trop embarrassée pour lui permettre de travailler efficacement à donner à la génération qui se lève—à cet espoir de la patrie—les moyens d'atteindre à la haute destinée que lui réserve l'avenir.

Pour répondre dignement à son glorieux apostolat, pour acquérir ce pouvoir, cette large part d'influence que donnent la force et la volonté et qui manque à la classe enseignante, il faudrait que tous les instituteurs Bas-Canadiens, sans exception, ne forment d'un bout du Canada à l'autre, qu'un seul corps, n'ayant tous qu'un même signe de ralliement et marchant abrités sous le même drapeau ; il faudrait des associations qui comptassent dans leurs rangs, non pas dix, vingt, trente instituteurs courageux, et pleins de bonne volonté, mais tous ceux qui dans chaque district se livrent à cette sainte cause de l'enseignement. Car, isolés à la campagne, les instituteurs ne peuvent être que faibles et malheureux, faibles par leur manque d'union, malheureux par la conscience de se voir incapables d'exécuter ce qu'ils savent être si nécessaire à leur bien-être.

Pour éviter ce double malheur et obtenir la force qui leur manque, que doivent-ils faire ? sinon réaliser cette belle idée de la réunion complète de tous les instituteurs, sinon rendre invincibles par leur nombre et leur unité ces conférences qui ont pour but de ne faire de tous les membres de la classe qu'un seul homme ; ces conférences où le faible comme le fort concourt par ses idées, par ses suggestions, par son travail, par son énergie à faire avancer le corps ; où, tous sans distinction d'âge, d'aptitude et de talent, travaillent à asseoir l'édifice de la société sur une base solide et inébranlable ; où chacun apporte le fruit de son expérience et de ses travaux, ses moyens de

succès, ses méthodes d'enseignement ; où tous sont dominés par une seule idée, obéissent à un seul mobile. C'est par ce moyen que l'on parviendra à acquérir tous les jours de nouvelles forces, de nouveaux succès.

Il faut sans doute de la part de l'instituteur de pénibles abnégations, de douloureux sacrifices, une persévérance continuelle, de l'énergie dans les revers, de la confiance sans orgueil dans le succès, mais ce n'est qu'à ces conditions que la victoire est certaine, ce n'est qu'en passant par de rudes et douloureuses épreuves que des sociétés faibles dans le principe, et qui étonnent aujourd'hui par leur force et leur puissance, ont pu atteindre à des succès grandioses et exécuter de nobles projets, faire surgir de belles idées.

Et pour ne parler que d'une société bien connue, dont le but est de donner la vie au corps comme la nôtre de donner la vie à l'intelligence, à l'âme, qu'est-ce ? sinon l'esprit d'association et de dévouement, sinon l'union la plus belle et la plus générale que l'on puisse voir, qui a donné à la société St. Vincent de Paul, qui, faible dans le principe, mais s'appuyant sur la grandeur de son but, est devenue si puissante, lui a donné, disons-nous, cette force qu'elle possède aujourd'hui et qui lui a permis de faire trembler sur son trône impérial, le plus puissant empereur, le monarque le plus absolu peut-être du monde.

Les associations, lorsqu'elles se composent de membres qui travaillent tous activement, avec franchise et conviction, sont autant de leviers puissants qui soulèvent et renversent sans efforts les grands et dangereux obstacles qui enrayent les roues du progrès ; ce sont autant de foyers de travail et de génie d'où jaillissent fortes et puissantes des idées de grandeur pour le pays, de bien-être pour le peuple, de salut pour les nations.

Pour l'homme de cœur et d'énergie, il ne doit y avoir ni fatigues, ni misères, ni obstacles, rien ne doit l'arrêter dans une œuvre utile et nécessaire, il doit toujours marcher avec confiance et ardeur dans la route du progrès ; route pénible pleine de luttes quelquefois, mais au bout de laquelle il aperçoit toujours le succès et la victoire.

Partout où l'on a vu surgir des associations nombreuses et fortes, l'éducation a pris une

rapide extension, mais aussi partout où les instituteurs, n'ont pris aucun intérêt à leur réunion en un seul corps, l'éducation a resté stationnaire et les populations ont croupi dans l'ignorance.

Comprenant l'influence qu'ils peuvent exercer sur la société, les instituteurs doivent donc travailler avec énergie à créer une association formée de tous les Instituteurs canadiens, qui sera de force à dominer n'importe quelle position ; et qui demandera au nom du corps enseignant les réformes dont ils ont besoin ; et s'ils comptent sur eux, sur leur travail et leur volonté plus que sur la protection et la faveur ; si leurs conférences représentent au dehors des idées de travail et de fraternité ; si, à l'intérieur, on y trouve la liberté, la confiance, nul doute qu'elles finiront par stimuler les retardaires, ranimer les chance-lants, et réunir tous les Instituteurs qui tiennent à former pour leur avenir un corps compacte, solide et fort.

MM. les Inspecteurs, qui forment pour ainsi dire partie de la classe enseignante, devraient encourager de tous leurs efforts la cause des associations. Chargés de la mission importante de surveiller l'avancement de l'éducation et de travailler à l'amélioration du sort des Instituteurs, ils ne peuvent certainement mieux faire que de jeter parmi eux quelques paroles d'encouragement, les aider de leurs conseils et de leur expérience, travailler, de concert avec eux, à rendre les associations capables par le nombre, capables par les lumières et par le travail, de jeter sur la classe des Instituteurs Bas-Canadiens, un peu de ce bonheur, un peu de cette considération que méritent leur travail et l'importance des fonctions qu'ils remplissent.

(A continuer.)

DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

I

Dans un précédent article, nous avons essayé de démontrer qu'il est important d'enseigner le style épistolaire dans les écoles communes.

Depuis, nous avons examiné cette question de plus près un peu, et nous nous sommes aperçu que nous étions resté en plein milieu de notre thèse.

Pour porter conviction pleine et entière dans les esprits, il ne suffit pas, en effet, de dire : telle chose peut se faire, ou encore : si telle chose se faisait, on en retirerait certainement de grands avantages ; il faut de plus que l'allégation repose sur des preuves valables, admissibles, fortes même.

Aujourd'hui donc, nous allons donner à

l'opinion que nous avons émise alors, une partie de l'étendue dont nous la croyons susceptible.

Pour y arriver, nous ne savons de meilleur moyen que celui de définir le style, de parler des qualités indispensables au style épistolaire, et de dire jusqu'à quel point l'on peut, suivant nous, faire apprendre aux enfants les règles de ce dernier genre.

II

Au lieu d'écrire comme nous, c'est-à-dire avec des plumes, de l'encre et du papier, les anciens employaient, et pour cause, des tablettes enduites de cire sur lesquelles ils gravaient au moyen d'un petit instrument appelé *stylet*. Par analogie, l'on a eu l'ingénieuse idée de donner à l'art d'exprimer ses pensées, le nom de *style*.

Mais comme nos idées représentent tantôt des objets d'un ordre simple, commun, ordinaire, tantôt des sujets grands, élevés, tantôt enfin des objets qui tiennent le milieu entre le simple et le grand,—la manière de les rendre doit conséquemment varier : en d'autres termes, il doit y avoir et il y a effectivement différents genres de style.

On a coutume de dire qu'il n'y en a que trois : le simple, le sublime ou grandiose, le tempéré ou fleuri. Nous avons lu quelque part, cependant, que cette division du style en trois espèces, est incorrecte. L'auteur en donnait des raisons qui ne nous ont pas paru mauvaises ; mais comme il serait peut-être oiseux, pour aujourd'hui, d'entrer dans l'examen de cette question, nous dirons plutôt immédiatement ce que c'est qu'une lettre ; nous parlerons ensuite des qualités qui doivent l'accompagner.

III

Une lettre, comme on le sait d'ailleurs, est un messenger muet, purement artificiel, dont nous nous servons pour faire connaître à une personne absente, nos pensées et nos sentiments, nos peines et nos plaisirs.

Le genre de l'art d'écrire dans lequel entre la lettre, se nomme genre épistolaire. C'est assurément le plus vaste de tous ; car, ainsi que nous le faisons remarquer dans notre premier article sur le style épistolaire, tous les sujets sortent de son domaine.

La lettre tient lieu du langage parlé ou de la conversation ; elle en doit donc revêtir tous les caractères. Or, une personne qui désire être comprise, (et il faut avouer que c'est un désir bien légitime, bien licite,) s'efforce de parler un langage clair, précis et naturel. Si cette personne se trouve obligée d'écrire, elle devra chercher nécessairement à le faire avec clarté, naturel et précision.

Une lettre qui ne contiendrait que ces trois qualités, ne formerait point cependant ce qu'on appelle une lettre bien tournée ; car où il n'y a ni grâce ni délicatesse, l'esprit et le cœur ne sauraient être satisfaits.

On recommande de plus, et c'est un excellent conseil, d'écrire mieux qu'on ne parle ordinairement.

IV

La clarté, véritable qualité française, consiste dans la netteté des pensées et des expressions. Elle exige d'abord qu'on se comprenne bien soi-même, et qu'ensuite on rejette toutes les tournures équivoques, toutes les phrases embarrassées, obscures, confuses, qui sentent l'énigme de deux lienes à la ronde.

C'est pour ne s'être point compris lui-même que Didérot cherchant à définir la naïveté, a dit :

« On est naïvement héros, naïvement scélérat, naïvement beau, naïvement orateur, naïvement poète, naïvement philosophe ; sans naïveté, point de beauté ; on est un arbre, une plante un animal naïvement ; je dirai presque que de l'eau est naïvement de l'eau, sans quoi elle visera à de l'acier poli et du cristal. »

« ... l'est si biau que je n'y entends goutte, » aurait dit Molière.

Citons encore cette autre phrase que le fameux Didérot neût certainement pas désavouée ; il l'aurait, au contraire, reconnue bien volontiers sœur jumelle de sa rare naïveté. Il s'agit, notez le bien, de définir une *potence*. L'auteur, qui jouit d'une grave et solide réputation littéraire, se demande qu'est-ce que c'est qu'une *potence* ? A quoi il répond : *c'est le fléau d'une balance qui porte la terre à l'un de ses bouts et un homme à l'autre. Il est beau d'être le contre-poids ! ajoute un bandit.*

On voit à peu près que l'auteur a voulu dire ceci : la société, afin de se maintenir, exige la mort des criminels, et cependant il est des monstres qui se glorifient de leur forfaits. Mais quel détour ! mais comme l'auteur a dû trépigner, se tortiller, suer, se marteler le cerveau, pour définir une pauvre *potence* !

Nos lecteurs comprennent assurément que nous citons ces deux phrases, plutôt pour nous égayer sur le compte de leurs auteurs, que pour donner à notre sujet un développement nécessaire ; car les enfants cherchent rarement comme ces grands hommes à paraître profonds et mystérieux.

Il se commet encore contre la clarté une autre faute qui, vu sa fréquence et sa gravité, mérite que nous nous y arrétions un instant. Nous voulons parler des constructions forcées et des expressions équivoques.

Dans une de ses pièces de théâtre, un auteur médiocre, parlant d'un certain d'Arincourt, faisait dire à l'un des personnages :
« A travers le héros j'aperçus le tyran. »

Un original plein d'esprit, qui par hasard assistait à la première représentation de cette pièce, se hâta de demander :

« Le héros d'Arincourt était donc *transparent* ? »

Un autre poète, aussi malencontreux que le premier, mettait dans une tragédie le vers suivant :

« Mon pauvre père hélas ! seul à manger
[*m'apporte.*]

« Il avait belles dents pour manger de la sorte ! » riposta un auditeur que les pouvoirs gastronomiques du pauvre père avaient jeté dans l'admiration et l'étonnement.

Nous aurions tort, peut être, de passer sous silence deux autres causes d'obscurité : le verbiage et le laconisme.

S'il y avait un choix à faire entre ces deux défauts, nous préfererions cependant le premier au dernier ; car nous croyons avec St. Grégoire « qu'il vaut mieux être un peu causeur que d'être obscur en visant trop à la brièveté. »

Mais le mieux des mieux, c'est de ne tirer ni en-deçà ni au-delà du but ; c'est de ne se point écarter du juste milieu, qui consiste à se régler sur le besoin ; c'est enfin d'être précis. Voyons donc ce que c'est que la précision.

(A continuer.)

Le Catholicisme est-il mort ?

« Le Catholicisme est mourant ! Le Catholicisme est mort ! »

Qui n'a été assourdi de ce lieu-commun depuis vingt-un ans,—depuis la publication du manifeste fameux de feu Jouffroy : *Comment les dogmes finissent ?*

Cela se disait déjà du temps de saint Paul. Nous verrons sa réponse.

Le jour vint ensuite où un empereur romain s'érigea une colonne en mémoire de la destruction du Christianisme (*Superstitione Christianorum deleta*). — Le lendemain, la croix flottait au Capitole avec Constantin. L'empereur qui avait détruit le Christianisme était mort, et l'on était au plus grand siècle de l'histoire de l'Eglise, au siècle de saint Athanasie, de saint Basile le-Grand, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin.

Quatorze cents ans après, Pie VI mourut captif dans la citadelle de Valence, et un bel esprit du temps écrivait : *Nous venons d'en-*

terrer LE DERNIER PAPE (29 août 1799). Quelques mois plus tard, du champ de victoire de Marengo, Napoléon dictait une lettre de réconciliation entre la France et l'Église, et le 4 décembre 1804, la *Révolution* fut l'homme s'agenouillait devant Pie VII, dans le chœur de Notre-Dame.

Depuis, 1830 a grondé ; combien ne erurent pas l'autel enseveli sous les ruines d'un trône ! Une doctrine se leva, qui menait publiquement le deuil du vieux culte. Le Saint-Simonisme avait la parole haute, la voix éclatante ; les hommes de talent, les hommes de cœur ne lui ont pas manqué. Où est maintenant le Saint-Simonisme ?—Où sera le Fourierisme demain ? Et le dogme soixante fois séculaire est toujours là pour raconter *comme nt les philosophies finissent*.

Bien plus, le Catholicisme, accusé de mort, fait comme ce philosophe devant lequel on niait le mouvement : il marche.

Est-ce que la *Propagatio : de la Foi* n'est pas une œuvre catholique ?

Y a-t-il une autre Église que la nôtre, qui, abandonnée de toutes les puissances humaines, n'ayant derrière elle ni un vaisseau, ni un soldat, se soit crée partout néanmoins des missionnaires, pauvres, il est vrai, privées de tout, mais invincibles au travail et à la mort ? Est-ce là le tableau des missions protestantes ?

Une seule église a travaillé sans relâche, à l'exemple du Christ, à racheter le monde, "non avec l'or et l'argent, choses corripitibles" (I. S. Pierre, I, 18), mais avec son sang. *Une seule église a constamment eu des martyrs depuis les Apôtres* ; une seule en a toujours. Où sont les martyrs du Protestantisme ?

Le Catholicisme se meurt ! Et on lui prend ses Trappistes pour défricher l'Afrique ; ses Filles de la Charité pour faire aimer le nom français aux Arabes ; ses Sœurs de Saint-Joseph et ses Missionnaires du Saint-Esprit pour préparer l'émancipation des Nègres ; ses Maristes pour civiliser les sauvages de la Polynésie.

Le Catholicisme se meurt ! Est-ce qu'il ne se fait plus de Sœurs pour les hôpitaux, pour les écoles ? plus de Frères pour les écoles encore, puis pour les ateliers, pour les prisons ? Est-ce que les vocations religieuses diminuent ? Est-ce que les filles de Saint-Vincent de Paul n'étendent pas chaque jour leurs colonies, et par delà le Bosphore, et jusque sous la chaîne de l'Atlas ?

Le Catholicisme se meurt ! Et cependant on demande hautement : pour les prisons, un institut protestant, analogue à celui de Mettray (on pouvait, certes ! en citer d'autres encore) ; pour l'éducation des pauvres, des frères pro-

testants ; pour les malades, des *sœurs protestantes*. On reconnaît donc et la vie, la sève du Catholicisme, et l'infériorité flagrante du Protestantisme, quant à cette grande, à cette immense chose, LA CHARITÉ. Que peuvent, en effet, pour la charité, des âmes *partagées*, comme parle l'Apôtre (I Cor., VII, 33) ? Que peuvent, ces diaconesses, qui restent dans leur famille et qui se marient ? Essai qui prouve seulement, comme on l'a dit si bien, qu'on admire les sœurs de charité, mais en même-temps qu'on ne se doute pas de ce qu'elles sont !

Que veut-on encore ? Des réunions chrétiennes pour les ouvriers. Mais, là aussi, l'initiative est à nous. On sait les merveilleuses opérées par les Frères des écoles chrétiennes dans leurs classes d'adultes. Et, tout récemment encore, la *Démocratie Pacifique* n'avait pas assez d'éloges pour ces quinze mille ouvriers qui remplissent les cryptes de Paris, le dimanche, pour y être instruits et élevés dans la plus haute acception du mot.

Est-ce tout ? Non, certes ! Mais ce n'est pas ici le lieu de faire le dénombrement des œuvres de la charité catholique ; un volume n'y suffirait pas. J'en rappellerai deux encore pourtant, deux œuvres de ce temps-ci, qui témoignent toutes deux que le catholicisme n'est pas mort : l'œuvre de Saint-François-Régis, pour la réhabilitation des mariages, et les conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Allez à Paris ; vous n'y trouverez rien d'aussi vivant, d'aussi jeune et d'aussi mûr tout ensemble, rien qui soit plus près des mœurs de la primitive Église, que les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, libres associations, fondées, improvisées en quelque sorte par des jeunes gens, et qui déjà couvrent la France.

Dieu me préserve de toute injustice ! Parmi nos frères séparés, il en est dont j'envierais la charité. Que l'on m'entende bien : ce qui manque au Protestantisme, ce ne sont point les individus, ce sont les institutions charitables ; et pourquoi ? Parce qu'il manque au Protestantisme l'unité, qui met les cœurs en commun, et le célibat religieux, qui affranchit l'âme et la fait toute à tous, sans partage et sans mesure. *L'individualisme*, qui fait le fond du Protestantisme, n'aboutira jamais qu'à des vertus individuelles ; les exceptions, au besoin, confirment la règle.

Voilà aussi pourquoi la charité protestante a dégénéré partout en charité légale ; voilà pourquoi, partout, elle s'est résolue, comme la philanthropie déiste, en réglemens de police et en mesures de correction. Le charité catholique, au contraire, ne relève que du cœur : elle a su rester spontanée et indépendante. — De quel côté est la vie ?

Parlerai-je de l'attitude du Catholicisme en face des hommes qui gouvernent l'Europe? Je ne sache pas qu'il fasse le mort (qu'on me passe le terme) en Suisse, à Cologne, en Pologne, en Irlande, en Belgique, en France. Je ne sache pas que la Papauté ait été abaissée dans l'opinion par la publication de ces négociations avec la Prusse, dans l'affaire des mariages mixtes, ni par la présence à Rome de ce Czar devant qui la moitié de l'Europe se taisait. Je ne sache pas que Robert Peel tienne si peu de compte de la catholique Irlande, ni M. Guizot (dans un discours récent) de l'épiscopat français. Il faut bien admettre que la Prusse, la Russie, l'Angleterre, la France, les pays libres comme les gouvernements despotiques, croient encore un peu que le Catholicisme est vivant.

On insiste pourtant. On dit: "Le Catholicisme est condamné à mort, car il est hostile aux forces vives de la société présente, hostile aux intérêts matériels comme aux intérêts moraux des nations, hostile à l'industrie, au progrès, à la liberté de l'intelligence, à la liberté politique, à la civilisation en un mot."

En vérité, les hommes qui répètent ces choses sont bien étourdis ou bien coupables; car les faits sont là, et, on l'a dit, rien n'est tétu comme un fait.

Le Catholicisme hostile à la civilisation! Mais qui donc a civilisé l'Europe? Que voulez-vous! il y a des gens qui s'imaginent apparemment que l'Europe s'est civilisée toute seule!

Le Catholicisme hostile à la civilisation! Mais qui donc avait créé cette unité si vivante, qu'on nommait la Chrétienté?—Qui donc, au contraire, l'a mise en pièces? sinon le Protestantisme d'abord, puis le scepticisme, son fils légitime?

On a fait un livre, et un bon livre sur la supériorité du Catholicisme comparé au Protestantisme dans leurs rapports avec la civilisation. Ce livre est concluant; nous y renvoyons le lecteur sérieux. Mais qu'il reste à dire encore sur ce sujet!

T. FOISSET.

LA FÉODALITÉ.

La Chevalerie, comme on l'a vu, est de beaucoup antérieure à l'époque qu'on a généralement fixée pour sa naissance, et n'est-il pas évident, sans contredit, que cette grande institution a dû se former peu à peu? Ne nous dissimulons pas cependant que c'est à l'organisation si puissante de la féodalité qu'elle dut sa force et sa splendeur.

Ce système a pour fondement la propriété exclusive du sol, et chaque membre de la société féodale, quelque petit qu'il soit, est un

propriétaire souverain: la terre est tout dans ce système. L'homme y est attaché, il a pris racine dans le rocher où s'élève sa tour. Nulle terre sans seigneur, nul seigneur sans terre. Il est classé, qualifié, par sa terre: il en suit le rang, il en porte le nom. Il la possède, mais il en est possédé; les usages de sa terre le dominant, ce fier baron. Le système féodal est comme une religion de la terre.

Toute religion a sa langue sacrée. Ici c'est le blason: symbolisme d'orgueil en face du symbolisme chrétien. L'homme de la terre craint tellement d'être pris pour un homme sans terre, (grave injure au moyen âge. C'est la plus forte dont on ait pu salir le nom du plus mauvais roi d'Angleterre,) qu'il porte la terre avec lui peinte sur son écu. Le champ de l'écu sera noir comme la bonne terre labourée, vert comme l'herbe naissante, rouge du sang de ceux qui y toucheront. Quels animaux germeront dans ce champ d'orgueil! des lions sans doute, des dragons, des aigles, des n nstres qui symbolisent le mélange des nobles familles.

Nulle forme de société n'a laissé plus de haine que le monde féodal, plus de rancune dans le peuple. L'antiquité, sans nul doute, avait été plus dure; de l'esclavage au servage, au villenage, le progrès est sensible. Mais la féodalité fut insolente, pleine de morgue et de dédain. Le blason seul eût provoqué la haine: ces figures de bêtes féroces, ces lions, ces léopards, ces aigles, ces griffons, ces vautours, semblaient de muettes menaces où triomphe l'orgueil du guerrier. Les formules expliquaient les symboles: "Le seigneur enferme le manant sous portes et gonds, du ciel à la terre. Il est seigneur dans tout le ressort, sur tête et col, vent et prairie; tout est à lui: forêt chenue, oiseau dans l'air, poisson dans l'eau, tête au buisson, cloche qui roule, onde qui coule..." Tel était strictement le droit féodal; mais l'Eglise, protectrice des masses, intervint en leur faveur; et ces fiers barons, ces tyrans, furent, dans la pratique, souvent faciles et débonnaire.

G. EYSENBACH.

LE TIGRE.

Dans le désert de Kalagari, dans l'espoir de trouver de l'eau, je marchai environ une heure, dit M. Paul Juillerat... Au moment où, après n'être désaltéré avec délices, je me disposais à revenir sur mes pas et à annoncer à la caravane assoupie ma précieuse découverte, à une portée de fusil de la source où je venais de me rafraîchir, et du côté opposé, j'avisai un tigre de la plus belle venue.

Élégamment étendu sur le sable, il se léchait les pattes avec tout le soin et toute la propreté que les chats les plus civilisés apportent ordinairement à leur toilette.

Toute tentative de fuite ou de défense était impossible. J'essayai d'un stratagème qui réussit quelquefois, dit-on, surtout vis-à-vis des ours. Je m'étendis la face contre terre et je fis le mort. Quelques secondes s'écoulèrent ainsi, secondes pleines d'innarrables angoisses. Aucun signe ne m'avertissant de l'approche de mon ennemi, je me hasardai à lever la tête; le tigre venait de m'apercevoir et prenait son élan; en quelques bonds il m'atteignit et se mit à me flairer du crâne aux talons; puis, désireux de compléter son examen, il me retourne avec ses pattes, quelquefois sans me blesser.

Je m'efforçais à une immobilité absolue; je retenais mon souffle. Le sien passa, à plusieurs reprises, sur mon visage et l'embrasa.

Cette investigation le convainquit sans doute que j'usais de ruse, et que je n'étais pas un morceau à dédaigner, car ses crocs s'attachèrent à ma ceinture, et me soulevèrent avec autant de facilité que le chat fait de la souris.

Incapable de réunir deux idées, glacé par la terreur, j'eus cependant la force de recommander mon âme à Dieu. C'était moins une prière qu'un élan à la fois instinctif et religieux; après quoi j'attendis qu'il plût à mon maître de me lacérer et de me mettre en lambeaux.

J'éprouvais à la ceinture une pression violente; mais ma chair n'était que meurtrie, le sang n'avait pas jailli. La Providence m'exauçait-elle? Venait-elle ainsi à mon secours? Je n'en doutai pas, et cette pensée me rendit quelque peu à moi-même. L'animal continuait à me tenir en l'air, et regardait tantôt à droite, tantôt à gauche, comme pour s'orienter.

Tout à coup il s'élança devant lui avec une prodigieuse impétuosité, et je fermai les yeux.

Je ne les rouvris que lorsqu'il se fut arrêté. Il me posa assez doucement à terre et se coucha contre moi; ses deux pattes de devant pesaient sur ma poitrine, et semblaient dire: Tu m'appartiens! Je lui appartenais, en effet; j'étais à sa merci, et dans ce désert sans bornes, loin de toute habitation, de tout secours, le bras de Dieu pouvait seul me délivrer.

Pendant cette première étape dont je n'avais nullement mesuré la durée, et qui était peut-être la dernière, le sentiment de la vie s'était éteint en moi presque complètement. Dès que je touchai le sol, je ressentis un véritable soulagement. Ce qui me surprenait, c'est que ce tigre ne m'eût pas encore dévoré.

Était-ce défaut d'appétit? Était-ce raffine-

ment de gourmandise? Préférait-il la chair mortifiée à la chair fraîche?

Aujourd'hui que le péril est loin de moi, je plaisante. Au milieu du désert et sous le regard sanglant de mon farouche compagnon, d'effroyables tortures morales m'assaillaient. Celles d'un condamné à mort attendant l'heure du supplice doivent, ce me semble, leur être à peine comparables.

Je me trompe.

S'il est coupable, celui-ci en endure de plus atroces encore, qu'enfante indubitablement son crime. Le poids de son forfait écrase sa conscience. La mienne ne m'en reprochait aucun. Les griffes du tigre le plus furieux ne labourent que le corps périssable. Celles du remords font saigner l'âme immortelle.

A ce temps d'arrêt, que j'aurais voulu prolonger, succéda une seconde étape qui me parut moins insupportable que la précédente. Ce n'était pas que je m'habituaissse graduellement à ce mode de locomotion. Malgré la vigueur de ses jarrets et de sa mâchoire, cette course prolongée dans le sable fatiguait visiblement mon tigre. Ses bonds devenaient moins fréquents et moins allongés, et je craignais, avec quelque raison, qu'au prochain relais il n'éprouvât le besoin de se restaurer.

D'ailleurs, nous touchions peut-être au but qu'il se proposait d'atteindre. Peut-être aimait-il mieux me manger dans son repaire par convenance et par habitude, et afin de ne perdre aucun relief de mon individu? Peut-être me destinait-il à quelque tigresse favorite? Peut-être m'apportait-il à de petits tigres affamés? Ces trois hypothèses étaient également désespérantes.

Cette seconde course fut suivie à son tour d'un autre repos, pendant lequel je m'enhardis jusqu'à me mettre sur mon séant. Un coup de patte énergique me rejeta sur le dos et m'ôta toute envie de recommencer, d'autant plus qu'un grognement sourd et significatif l'accompagna.

Dans un lointain assez distinct se dressait un énorme point noir qui ne pouvait être autre chose qu'une forêt. C'était de ce côté que nous nous dirigeons. Là devait être le terme de mon voyage et de mon agonie.

Le tigre me reprit pour la troisième fois dans sa gueule avec la même délicatesse, et repartit. Sa respiration était plus bruyante, son galop plus saccadé et plus lourd. Selon toute apparence, peu d'instants me séparaient de la mort. Loin de me troubler et de m'abattre, son approche me rendit la mémoire et éclaircit mes idées. Je me souvins et j'oubliai.

J'oubliai le tigre, ses dents meurtrières auxquelles j'étais attaché, et qui tout à l'heure pulvériseraient mes os et se rougiraient de mon sang. Je me souvins du bien que j'avais

négligé de faire, de la brièveté de cette vie et de la durée infinie de l'autre.

Je songeai à ma mère, front couronné de cheveux blancs, vieillesse vénérés et vénérable.

A ces pensées, mes yeux se mouillèrent de larmes. Malgré mon désir de me soumettre à la volonté de la Providence et d'accepter ses arrêts sans murmure, je quittais ce monde à regret. Je m'attachais d'autant plus à l'existence que je me sentais plus près d'en être violemment exilé. Ses déceptions, ses chagrins, ses maladies, ses tourments disparaissaient ; je ne me rappelais que ses fleurs et ses parfums. Mourir dans la force de l'âge, éloigné non-seulement de ses parents et de ses amis, mais encore de toute créature humaine, sans une parole de consolation, sans un serrement de main, sans un adieu, mourir sous la dent d'une bête féroce, vous en conviendrez, c'était horrible.

Pourquoi douter de la miséricorde de Dieu ? Ne pouvait-il pas me sauver contre toute attente, contre toute probabilité, contre toute possibilité ? L'histoire de Daniel dans la fosse aux lions me revint à l'esprit. Quoique je ne prétendisse faire aucun rapprochement entre le prophète juif et moi, ni assimiler ma foi chancelante à la sienne, j'y puisai cependant une force et une espérance dont je ne me serais pas supposé capable quelques minutes avant.

Le tigre venait de s'arrêter encore. Soit lassitude de sa mâchoire, soit par accident, soit avec intention, au lieu de me poser délicatement à terre comme les autres fois, il me lâcha tout d'un coup. Je roulai sur le côté droit, et un corps dur me heurta assez rudement.

Dieu prenait pitié de moi. Il se servait de cette chute et de ce choc, fortuits en apparence, pour me rappeler que je n'étais pas tout à fait sans défense, et qu'un moyen de salut, bien chanceux à la vérité, me restait encore.

Je fouillai dans mon gousset, et j'en tirai un petit pistolet que, dans mon trouble, j'avais complètement oublié. Tandis que je l'armais avec précaution, je fus saisi de nouveau par les crocs de l'obstiné quadrupède, et notre course recommença avec une nouvelle furie.

Quelque implacable qu'il fût, mon oppresseur ne m'avait pas garotté. Mes membres étaient libres. Suspendu à quelques pouces du sol, je pris de cette façon le pistolet dans ma main gauche, et j'allongeai la droite entre les deux pattes de devant du morne animal, de manière à toucher la région du cœur. La rapidité de la course en précipitait les battements, et, pendant quelques secondes, je les sentis bouillonner sur la paume de ma main.

Bien édifié alors sur l'endroit où il fallait frapper, je repris le pistolet dans ma main droite je posai légèrement le canon sur le poil du miroité coureur qui s'essouffait, j'appuyai le doigt sur la détente, je me recommandai à Dieu ; le coup partit. Le tigre ouvrit la gueule dans une suprême convulsion, et s'affaissa sur lui-même sans pousser un seul rugissement. La mort avait été instantanée.

J'étais sauvé !

FAITS DIVERS.

EXAMEN DES OFFICIERS VOLONTAIRES DE LA DIVISION DE QUEBEC.—Le bureau d'examineurs nommés par le gouvernement pour examiner les officiers volontaires de la division de Québec, inscrits sur la liste des candidats, a commencé ses séances mercredi à l'école de cavalerie.

Ce bureau se composait du colonel Boothby, A. R., du major Rynde, du 62ème Régiment, et du major Earle, du 17ème.

L'examen s'est terminée hier. En voici le résultat.

Des douze candidats inscrits, huit seulement se sont présentés devant les examinateurs.

Si nous sommes bien informé, les huit candidats sont sortis de l'épreuve de l'examen avec honneur.

Nous croyons savoir que les candidats suivants ont mérité des certificats de première classe.

Major de Brigade Suzor.

Major Bernard.

Capitaine Bowen.

“ Gibson.

Lieutenant Anderson.

“ Murray.

“ Beaubien des Chasseurs de Montreal.

Un des candidats a mérité un certificat de seconde classe, c'est le lieutenant Barrow.

Ces certificats donnent à leurs possesseurs le droit à une commission d'officier supérieur dans la force volontaire.

Un bataillon du 17ème régiment a été tout le temps de l'examen, présent sur les lieux, et a exécuté les manœuvres commandées à tour de rôle par chacun des candidats.

(*Courrier du Canada* du 12.)

—Un nommé Meehan accusé et convaincu de meurtre vient d'être condamné par M. le Juge Mondelet, devant la Cour Criminelle de Québec, à être pendu le 22 mars prochain.

—Un nommé Adolphe Mathon a été condamné dernièrement aux Assises Criminelles des Trois-Rivières à trois mois de prison pour s'être rendu coupable de blasphème.

ALMANAC POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—Son Excellence le Gouverneur Général s'est rendue hier P. M., avec le cérémonial ordinaire, à la chambre du Conseil législatif et, après avoir requis la présence des Membres de l'Assemblée législative, il a ouvert la 2ème session du 8ème Parlement provincial.

Etats du Nord.—Une dépêche reçue de Washington tend à dire qu'un M. G. Germain, de Québec, aurait offert de vendre au Gouvernement américain, deux *Steamers*, à hélice et en fer, pour la jolie somme de \$ 110,000 chacun, le tout devant être payé en or ? ? ? ?

On écrit de New-York qu'une allocation de 2 millions de piastres a été votée le 2 courant par les superviseurs de ce comté pour être donnée en prime aux volontaires. Ils comptent que la conscription du 8 mars prochain donnera environ 8,000 hommes dans leur conscription.

Etats-Confédérés.—Aux termes d'une résolution récemment passée dans le Congrès du Sud, la circulation du papier monnaie du Nord demeure interdite dans les Etats-Confédérés. Tout individu trouvé coupable d'avoir trafiqué contrairement à cette dernière loi, sera passible d'une amende variant de \$500 à \$2,000 et d'un emprisonnement de trois mois à trois ans.

Il paraît que, grâce à la nouvelle loi de conscription adoptée par le Sud, l'armée confédérée n'a jamais été si nombreuse qu'aujourd'hui.

On dit que l'armée de Lee, comptera bientôt 90,000 hommes; la conscription lui en fournissant 45,000 d'un seul coup.

EUROPE.

France.—Le projet de budget pour 1865 a été soumis au corps législatif. Les dépenses ordinaires sont évaluées à 1,797,250,000 de francs, soit 21,000,000 de plus qu'en 1864. Les recettes sont estimées à 1,799,750,000 frs.

L'adresse a été adoptée par 324 voix contre 12.

Italie.—Mgr. Caccia, administrateur du diocèse de Milan, vient d'être enlevé par des gendarmes piémontais et conduit à Turin.

Le 14 janvier, la police a mis la main, à Milan, sur un des agents principaux du parti mazzinien, le nommé Stampa. On a saisi au domicile de cet individu des papiers relatifs aux projets du parti qui voulait essayer un mouvement en Vénétie.

Sous la date du 18 janvier, on écrit de

Rome qu'une députation de trois cents catholiques de tous pays, a présenté à N. S. le Pape une adresse de fidélité et de dévouement au Saint-Siège, en protestant contre les usurpations sacrilèges. Pie. IX a déclaré qu'il veut laisser intact à ses successeurs le patrimoine de l'Eglise; qu'il n'acceptera par conséquent aucun arrangement ou traité contraire à ce but, et qu'il a confiance, non dans la force des armes, mais dans la Providence, protectrice de la justice.

Il y a eu, à Rome, quelques arrestations politiques. La police aurait saisi des lettres de Garibaldi.

Danemark.—La question danoise demeure sans changements. On craint moins la guerre, quoique les troupes prussiennes continuent à avancer, et que leurs commandants aient demandé l'évacuation du Schleswig par les Danois.

On dit que l'Autriche et la Prusse ont assuré à l'Angleterre et à la France qu'elles n'avaient point l'intention d'attaquer l'intégrité du Danemark, mais seulement de le forcer à donner effet à leurs suggestions.

Une alliance est conclue, paraît-il, entre le Danemark et la Suède.

Pologne.—L'insurrection polonaise se maintient toujours avec succès dans les palatinats de Lublin, de Kalich et de Cracovie.

Le Morning Post publie une liste des personnes fusillées ou pendues par les Russes depuis le commencement de l'insurrection jusqu'aux derniers jours de décembre dernier. Cette liste, qui n'est probablement pas complète, contient 122 noms. Dans ce nombre figurent 86 personnes dont l'état n'est pas désigné, 8 prêtres, 15 paysans et 13 ouvriers.

Autriche.—Un télégramme reçu de Vienne dit qu'il a été reçu une note danoise demandant que la marche des troupes fût suspendue pendant six semaines.

ASIE.

Japon.—Le taïcoun a décidé d'envoyer six jeunes gens en France et en Angleterre pour y faire leur éducation. Il veut, par là, faire entrer son pays dans une voie nouvelle, et au lieu de s'opposer à l'introduction des étrangers, établir avec l'Europe des rapports stables et réguliers.

DENIER DE ST. PIERRE.—Les sommes perçues pour le denier de St. Pierre pendant l'année 1863, s'élèvent à plus de 35,000,000 de francs.

ECOLE MILITAIRE DE QUEBEC.—Cette école s'ouvrira le 1er mars prochain.